

Le soir dont nous parlons,—on était en janvier,—un grand feu flambait dans la cheminée avec des pétilllements joyeux. Des pommes de terres cuisaient dans un pot de fonte pendu à la crémaille.

Quatre mèches brulaient dans une lampe formée d'une plaque de tôle carrée, dont les bords recourbés retenaient l'huile. Cette lampe primitive était suspendue à une baguette de fer fixée à une poutrelle.

Les femmes formaient un cercle autour de la lampe rustique, qui leur distribuait également sa pâle et tremblante lumière.

Au dehors le vent soufflait avec violence ; ses mugissements ressemblaient aux grondements de la foudre. A ses sifflements aigus, pareils à des cris infernaux, se mêlaient les hurlements des chiens de garde et les plaintes des oiseaux de nuit épouvantés. Les arbres se tordaient sous la fureur de la tempête. La neige tombait à gros flocons et, chassée par la rafale, s'entassait aux angles des murs et fouettait les vitres.

De temps à autre, un craquement sinistre faisait tressaillir les femmes. Le vent venait de briser ou de déraciner un arbre. Elles interrompaient un instant leur travail et échangeaient des regards de terreur. Alors elles gardaient un long silence. On aurait dit qu'elles redoutaient de mêler leurs faibles voix aux voix formidables de la tempête.

Ce silence dans la maison au milieu du vacarme du dehors, avait quelque chose de lugubre.

Un coup de vent, plus terrible encore que les précédents, fit trembler la maison jusque dans ses fondements.

—Quelle horrible nuit ! dit une femme.

—Je plains les pauvres gens qui se trouvent à cette heure sur les chemins, dit une autre.

—Il faut avoir un grand courage pour voyager la nuit par un temps pareil.

—Et y être forcé ! Si j'étais obligée de descendre seulement jusqu'à la rivière, je mourrais de frayeur avant d'y arriver.

—Nous savons que tu n'es pas brave, la Bercotte.

Celle qu'on venait d'appeler la Bercotte haussa les épaules et eut un sourire dédaigneux.

—On ne se défend pas contre la peur, répliqua-t-elle. Si je suis très peureuse, j'ai pourtant la prétention de ne pas manquer de courage.

—Bercotte a raison, reprit la maîtresse de la maison, qui se nommait Gervaise : elle a montré qu'elle avait du courage quand, dans la forêt, il y a deux ans, elle a tué la louve qui s'était jetée sur son petit garçon.

—Oui, c'est vrai, la Bercotte a du courage, répétèrent plusieurs voix.

—Je défendais mon petit, dit la Bercotte, dont les traits s'animèrent. Ah ! je vous assure qu'à ce moment-là je n'avais pas peur !

—Quand la peur disparaît en présence du danger, dit Gervaise, c'est qu'on a le vrai courage.

Et, s'adressant à une jeune fille qui tout en travaillant paraissait absorbée dans un rêve :

—Suzanne, quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

La jeune fille leva brusquement la tête et dirigea son regard sur le cadran d'une horloge placée en face d'elle.

—Neuf heures vont bientôt sonner, ma mère, répondit-elle.

Elle reprit son travail et se replongea dans son rêve interrompu.

—Voici l'heure de la retraite, dit Gervaise ; mais s'il y a des voyageurs égarés dans la montagne, les sifflements de la tempête les empêcheront d'entendre le son de la cloche. Seigneur, conduisez leurs pas, ayez pitié des malheureux ! ajouta-t-elle en levant les yeux vers le ciel.

—Amen ! répondirent les autres femmes.

Tout à coup la porte s'ouvrit et fut jetée violemment contre la muraille, comme si elle eût été détachée de ses gonds. Le vent s'engouffra dans la maison et lança sur les femmes une poussière de neige. Elle se levèrent en jetant des cris d'épouvante.

En même temps que le vent, un être humain avait franchi le seuil de la porte. Il eût été difficile de dire à quel sexe il appartenait. Sa tête, entièrement cachée sous un capuchon, et blanc, sous la neige qui le couvrait, ce personnage avait l'aspect d'un fantôme.

II

Ayant refermé la porte, le personnage secoua la neige qui couvrait son vêtement, et rejetant en arrière son capuchon, montra aux femmes éperdues son visage jaune, sec et ridé comme un parchemin froissé.

—La sorcière des Huttes ! murmura une des femmes.

Et toutes s'empressèrent de se signer, en se pressant les unes contre les autres avec terreur.

La femme qui venait d'entrer ne parut pas étonnée de l'étrange accueil qui lui était fait.

Il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, de dire exactement son âge. Pendant que son visage et son corps chétif et maigre étaient d'une septuagénnaire, par un contraste saisissant, sa chevelure abondante, noire comme l'aile d'un corbeau, paraissait appartenir à une femme de quarante ans. Il y avait d'ailleurs, dans tous ses mouvements, une vivacité extraordinaire, et l'on était surpris de trouver tant de vie et d'élasticité dans cette petite vieille qui semblait marcher vers la tombe.

Elle avait le nez rond, recourbé comme un bec d'oiseau de proie, les lèvres minces, sans bordures et le menton pointu. Ses petits yeux gris, enfoncés sous l'os frontale, avaient un éclat singulier. Son regard était si vif, si pénétrant, qu'on ne pouvait en supporter la fixité sans éprouver un malaise subit ; on sentait que ce regard, plein de lueurs, scrutait la pensée et fouillait, dans ce qu'ils ont de plus secret et de mieux caché, le cœur et la conscience.

Elle s'avança jusqu'au milieu de la chambre et s'arrêta, ses deux mains longues et décharnées appuyées sur un bâton de cornouiller, armé d'une pointe de fer, bâton indispensable au pays des montagnes, où l'on marche souvent sur d'étroits sentiers au bord des précipices.

—Je reconnais maintenant la maison, se dit-elle, en regardant à droite et à gauche, je suis chez Gervaise. Ah ! ça, reprit-elle tout haut en s'adressant aux femmes, est-ce donc ainsi qu'on pratique l'hospitalité dans ce bon village de Marangue ? D'habitude, quand on reçoit une visite, on souhaite la bienvenue au visiteur et on s'empresse de lui faire une petite place au coin du foyer.

Ces paroles furent suivies d'un morne silence.

La vieille fronça les sourcils, et un petit rire sec, ironique, éclata entre ses lèvres.

Les femmes se regardaient et semblaient se consulter.

La vieille s'approcha du groupe.

—Gervaise, dit-elle, tu ne dis rien ; c'est à toi de parler, pourtant, puisque je suis chez toi.

—C'est que... balbutia Gervaise.

—Quoi ?

—Je ne sais pas comment vous dire...

—Gervaise, si tu ne sais pas comment me dire une chose désagréable, c'est qu'il y a en toi un sentiment meilleur que les autres, qui retient les paroles sur tes lèvres. Va, je connais ta pensée : pour plaire à tes compagnes, tu voudrais bien me dire : "Allez-vous-en !" mais tu n'oses pas... Ah ! les bonnes, les excellentes femmes ! continua-t-elle d'une voix railleuse, elles entendent le vent qui hurle, la neige qui tombe, et elles voudraient me chasser ! elles ne pensent pas qu'en gravissant vers les Huttes, je peux disparaître ensevelie dans un trou, sous la neige, ou être précipitée dans le ravin par un coup de vent. Elles auraient pitié d'un chien, et elles sont sans pitié pour moi !... Moi, poursuivit-elle d'un ton amer, est-ce que je vaudrais quelque chose ? Est-ce que je suis une créature du bon Dieu ? On me repousse, on me fuit, on m'appelle sorcière, et du plus loin qu'on m'aperçoit on se signe en tremblant et on me fait les cornes.

"Parce que j'ai arraché à la nature quelques-uns de ses secrets, ce qui m'a permis de faire un peu de bien dans ma vie, on me regarde comme une maudite ? Oui, j'ai eu le bonheur de rendre quelques services, et plusieurs d'entre vous ne l'ignorent pas ; mais on ne m'en sait aucun gré ; on ne veut point le reconnaître, on cherche même à l'oublier, comme si on avait honte de se montrer reconnaissant ! Et ce n'est pas tout : non seulement on oublie le bien que je fais, mais quand un malheur arrive dans la contrée, on m'accuse, on prétend que j'en suis l'auteur. Toujours on me rend le mal pour le bien. Je ne suis pas méchante, pour-

tant ! Méchante !... oh ! je pourrais l'être si je me laissais aller à mon ressentiment, en voyant l'ingratitude des hommes ?

Elle resta un moment silencieuse, puis elle reprit tristement :

—Non, je ne suis pas méchante. On me méprise, on me hait, on s'éloigne de moi comme d'une bête malfaisante ; eh bien, plus on est injuste envers moi, plus il me semble que mon cœur déborde d'affection. J'aime, j'adore vos petits enfants ; ils me rappellent le passé et me parlent de l'avenir. Quand j'en rencontre un sur mon chemin, mon cœur tressaille de plaisir, et je me dis : Comme je serais heureuse de mettre un baiser sur son front ! Mais à ma vue il se sauve, il court se cacher. Si, par hasard, il se laisse approcher, je m'imagine qu'on ne lui a pas encore appris à me détester ; j'ouvre mes bras et je me penche vers lui... Mais la mère n'est pas loin, je l'entends crier : Arrière, sorcière ! arrière ! L'enfant recule avec terreur. Alors je m'éloigne l'âme brisée, et plus loin, quand on ne me voit plus, j'essuie les pleurs qui inondent mon visage. Pour tous je suis un objet de répulsion ; sans l'avoir mérité, on me traite comme un paria. Voyons, osez donc me le dire ; pourquoi avez-vous peur de moi ?

—Nous n'avons pas peur, dit Gervaise.

—Alors, pourquoi avez-vous quitté votre travail ? Pourquoi êtes-vous ainsi serrées les unes contre les autres ? Pourquoi êtes-vous toute tremblantes ? Vous avez peur, vous dis-je, et vous ressemblez à des brebis qui viennent d'être surprises par un loup.

—Eh bien ! oui, nous avons peur, hasarda une grosse joufflue qui, par excès de prudence, s'était retranchée derrière les autres ; nous avons peur parce que nous savons que vous avez fait un pacte avec le diable...

—Et que vous allez au sabbat, à cheval sur un grand bouc noir, qui a de longues cornes rouges, ajouta une autre.

La vieille femme haussa les épaules et, secouant tristement la tête :

—Quand donc l'instruction, répandue partout, viendra-t-elle chasser les croyances et les superstitions ridicules ! s'écria-t-elle. Ah ! il y a dans le monde bien des souffrances causées par l'ignorance !

Vous n'êtes certainement pas méchantes, continua-t-elle en s'adressant aux femmes ; mais vous êtes de pauvres folles, et je vous plains de tout mon cœur. Je n'essayerai pas de vous faire changer d'idées, je sais d'avance que je me donnerais une peine inutile. Plus tard, quand vous me connaîtrez mieux, vous reviendrez de vos préventions contre moi. Mais aujourd'hui, si vous résonniez seulement, vous verriez que je suis tout à fait inoffensive et incapable de vous nuire. Voyons, s'il y en a une parmi vous qui ait eu à se plaindre de moi, à qui j'aie fait du mal ou causé seulement quelque dommage, qu'elle le dise.

Toutes gardèrent le silence. La vieille reprit :

—Ce n'est pas toi, la Bercotte. Il y a quatre ans, ton mari s'est donné une entorse. Après l'avoir soigné pendant plusieurs mois, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison et qu'il fallait lui couper la jambe. Alors tu vins me trouver toute en larmes. Je te promis que je verrais ton mari. Je m'en allai dans la montagne chercher certaines plantes dont je connais la vertu, et je passai la nuit à préparer mon remède. Le lendemain, de bon matin, j'étais chez toi et je te dis : "La Bercotte, je guérirai ton mari ; on ne lui coupera pas la jambe." Deux mois plus tard, ton mari reprenait son travail.

—C'est vrai ! dit la Bercotte.

La vieille se tourna vers une femme.

—Et toi, Charlotte, as-tu à te plaindre de moi ? demanda-t-elle. Un jour, ton fils aîné s'ouvrit la jambe d'un coup de hache. C'était en été, la grange se mit dans la plaie et le médecin déclara encore que ton garçon perdrait sa jambe. Comme la Bercotte, tu accourus vers moi. Qu'ai-je fait ? Je suis venue chez toi, j'ai soigné ton fils, la plaie s'est fermée, et ton fils a conservé sa jambe.

—Oui, vous avez fait cela, dit Charlotte.

—Perrine, reprit la femme des Huttes, est-ce toi qui as à te plaindre de moi ? Pourquoi as-tu une cicatrice sur le front, au-dessus de l'œil droit ? Tu l'as sans doute oublié ; mais je peux rafraîchir ta mémoire. A cette place, Perrine, tu fus piquée par